



## La maison étroite

*Jean-Philippe Querton*



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES





## **La maison étroite**

*Jean-Philippe Querton*



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



**L**a maison est étroite.  
On pénètre dans le hall par une porte étriquée dont le vernis s'écaille. Il faut se mettre de côté et bloquer sa respiration pour ne pas accrocher le mobilier. Chaque espace est rempli par un objet, c'est oppressant.

Irrespirable.

Un porte-manteau ploie sous le poids des vêtements, une étagère a du mal à contenir des bibelots poussiéreux : des vases, des pots, des fleurs en plastique, des plantes grasses aux feuilles rouillées.

Au mur, des photos.

De grands cadres aux dorures abimées dans lesquels des ancêtres aux visages tristes prennent la pose. Des mines graves, affectées. Les hommes ont de grosses moustaches, les femmes ont les cheveux tirés en arrière. Elles sont grosses.

Laidés.

Les vitres de ces cadres sont grasses et piquées de chiures de mouche. Les vieillards qui pendouillent au mur ont le visage tacheté de points noirs.

Ça sent la soupe.

Des relents aigres qui agressent le nez.

Tout cela pue la pauvreté.

La vraie.

La misère.

Au bout du couloir, derrière une porte aux vitres opaques, la cuisine.

La pièce est à peine plus large que le hall d'entrée.

Et l'odeur se fait plus prégnante encore. On a le sentiment qu'elle va coller à la peau. Qu'elle est définitive.

Une bouilloire siffle. Son chant tranche avec le silence.

Autour de la table, un meuble suffisamment long pour accueillir une grande famille aux heures de repas, des têtes tristes, des yeux rougis, des reniflements, des mouchoirs serrés dans la main.

Sur la table, un homme.

Il est mort.

Il retient l'attention.

Tout le monde l'observe.

Incrédule.

Il est jeune, vingt ans à peine.

En pénétrant dans la cuisine, on ne voit que ses pieds.

Il porte des chaussures blanches, des chaussures de sport.

Elles sont neuves.

Les semelles ne portent aucune noirceur, les stries sont intactes.

Sans doute vient-on de les lui passer.

Ce sont des Nike.

Un modèle très cher.

Des Nike air TN au look Spiderman.

Un modèle moche à chier, très en vogue chez les pauvres. C'est dingue comme les pauvres sont cons parfois.

L'homme couché est habillé d'un training de la même marque que ses chaussures. Un homme-sandwich en quelque sorte.

L'entrejambe est humide.

Il s'est pissé dessus.

Peut-être chié aussi. Difficile à dire.

La bouilloire cesse de siffler. Une odeur de café inonde la cuisine.

Une jeune fille aux yeux noirs verse l'eau chaude dans un filtre jauni. Un liquide coule bruyamment dans une cafetière métallique émaillée. Un objet de garniture.

Dans un coin, un percolateur rouge semble n'avoir jamais servi.

Ils sont huit autour de la table.

Un à un, ils se dirigent vers la jeune fille et tendent une petite tasse blanchâtre dans sa direction. Elle y verse un peu de café, ajoute un sucre ou deux à ceux qui en font la demande d'un grognement ou d'un geste du menton.

Économie de paroles.

Ils se comprennent.

Un homme, parmi les plus âgés, la barbe drue et la peau trouée, tousse.

Il réclame son jus.

La jeune fille le lui apporte, il vide sa tasse d'une lampée.

Il tousse à nouveau, se retient de cracher, avale sa morve.

Il regarde la fille, elle lui apporte un verre sale rempli d'un liquide transparent. Ce n'est pas de l'eau. Il vide le verre d'un trait et se frotte la bouche du revers de la manche. Il contient difficilement un soupir de satisfaction, puis se mouche bruyamment.



Une femme vêtue d'une robe noire par-dessous laquelle on aperçoit une combinaison couleur saumon, passe sa main sur le visage du mort. Ce n'est pas une caresse. Elle remet sa mèche en place, plaque ses cheveux, puis gratte une croûte minuscule sur la joue de la dépouille. Une rougeur apparaît. D'une chiquenaude, elle projette sa trouvaille par terre.

Elle reprend sa place, soupire, joint les mains et sa bouche commence à s'agiter. Elle prie.

Peut-être.

Ou alors, elle est folle.

Ils ont tous l'air fou.

Sauf le mort.

À part qu'il s'est pissé dessus.

Un de ses bras pend.

Le droit.

Sa main pose sur une chaise en formica.

Le poing serré, les doigts crispés.

Il porte une bague au pouce. Un gros anneau argenté.

Ses jointures sont tatouées. Des lettres tracées en bleu. Impossible à déchiffrer.

Le cadavre porte un tee-shirt sur lequel on voit un tigre ou une panthère. En tout cas, un félin qui montre les crocs.

Sur la tête de l'animal, une grosse chaîne.

Un bijou de distributeur.

Une pacotille.

Rarement, un cadavre a dégagé autant de vulgarité.

Ça atténue la tristesse.

C'est peut-être pour cela que tout le monde semble affligé, mais pas triste.

Ce n'est pas du vrai chagrin. Ça manque de vraie douleur, de cris, de larmes. Ça manque de souffrance, de tragédie.

Merde !

Un jeune cadavre comme celui-là, ça invite au désespoir, ça pousse à beugler à l'injustice, c'est révoltant. Les vieux devraient hurler qu'ils auraient dû se trouver à sa place, que Dieu est bien injuste avec ses ouailles !

Non.

Ici, ils sont graves.

Certains soupirent déjà.

On attend.

Mais on ne va pas attendre des heures.

Il y a des choses à faire.

Puis, ça va être l'heure du repas.

Faudra dégager le macchabée.



Un jeune garçon qui ressemble étrangement au mort se lève. Il fouille la poche du pantalon de training du cadavre, en sort un paquet de Marlboro et un briquet jetable. Il allume une cigarette. Une main se tend vers le paquet. Et tout le monde se met à fumer sur le compte du mort.

Sauf la vieille qui marmonne et le vieux qui tousse.

Sans doute a-t-il assez fumé ?

Ou bien, il n'aime pas le tabac blond !

Ou bien, il pense que ça ne se fait pas !

Qu'importe.

Très vite, la pièce se retrouve enfumée.

Ils aspirent, ils expirent. La fumée sort par les narines des garçons et par la bouche des filles. Elles font d'étranges grimaces, les deux filles. Elles arrondissent leurs lèvres qui finissent par ressembler à un anus.

Sauf celle qui sert le café.

Elle, elle reste de marbre, debout, le derrière contre l'évier, les jambes croisées.

L'échange de clopes a mis un peu d'agitation dans la cuisine.

Il n'y a que le mort qui reste impassible.

Normal !

De son visage n'émane aucun sentiment.

Ni joie ni peine.

Pas moyen de savoir à quoi il pensait quand il s'est retrouvé foudroyé. De toute manière, il n'a pas la gueule d'un mec qui devait penser.

Pas son truc, la cogitation.

Encore moins la philo !

Il devait être con.

Très con, y a qu'à voir sa manière de se saper.

Un look d'adolescent et un corps d'adulte.

Caricature de l'amateur de rap, banlieusard au crachat facile, casquette posée haut sur la tête et de côté. On l'imagine, le majeur levé, provocateur couard protégé par ses potes blacks taillés comme des baobabs.

Il est mort.

Gros plan sur un visage où quelques poils ont du mal à s'affirmer.

Sous son nez, une parodie de moustache.

Il aurait aimé que ce soit plus dru, mais c'est du toc.

Les orifices de son nez semblent énormes.

Ce doit être la position allongée.

On dirait qu'il est maquillé.

De près, sa peau paraît recouverte d'une pellicule poudreuse.





Les cernes, sous ses yeux, sont accentués par un trait de couleur noire.

Un cadavre maquillé !

Un briquet s'allume, encore un qui va fumer une clope.

Une mouche.

Il y a une mouche qui vole dans la pièce.

Elle fait un bruit infernal.

Un vol d'escadrille.

La bestiole décide de se poser sur le visage du cadavre.

Elle se promène d'un pas nerveux sur son nez.

Le public des affligés s'agite.

Le vieux qui tousse se met à sourire et la fille qui sert le café se mord la lèvre inférieure. Le voleur de Marlboro, celui qui ressemble à la dépouille, regarde le sol, à la recherche d'une contenance.

La mouche continue sa course. Elle est sur la lèvre du cadavre.

Il fait un geste.

Imperceptible.

Un mouvement léger, comme pour chasser l'importune.

Il bouge.

Soudain un brouhaha indescriptible.

Le vieux éclate de rire, la fille à la cafetière explose, le fumeur sourit à s'en décrocher la mâchoire.

Le mort se lève et jure.

— Bordel !

Un cri au fond de la pièce :

— Coupez !

Nouvelle publiée dans le recueil *T'as des nouvelles de JPé ?*, Cactus Inébranlable éditions, 2016



**Cette plaquette est publiée et diffusée  
dans le cadre de la Fureur de lire.  
Elle est disponible sur demande :  
[fureurdelire@cfwb.be](mailto:fureurdelire@cfwb.be) | [www.fureurdelire.be](http://www.fureurdelire.be)**

Copyright : Jean-Philippe Querton (2017)

Graphisme : Françoise Hekkers  
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen  
Service général des lettres et du livre  
Fédération Wallonie-Bruxelles  
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles  
[www.lettresetlivre.cfwb.be](http://www.lettresetlivre.cfwb.be)

Né en juin 1960, Jean-Philippe Querton lit des livres depuis plus de cinquante ans.

En 2004, il publie un premier roman, puis connaît diverses mésaventures éditoriales qui l'incitent à créer en 2011 Cactus Inébranlable éditions. En 2015, il fonde le journal satirique *Même Pas Peur*. Jean-Philippe Querton écrit des romans, des nouvelles et s'amuse à produire des aphorismes qu'il expose ou qu'il déclame avec les auteurs André Stas et Éric Dejaeger.



© Françoise Lison

### Du même auteur :

*T'as des nouvelles de JPé ?*, nouvelles, Amougies, Cactus Inébranlable éditions, 2016

*Chimères bleues*, aphorismes, Amougies, Cactus Inébranlable éditions, 2015

*Squelettes au haras*, aphorismes, Amougies, Cactus Inébranlable éditions, 2014

*Les Perdants*, roman noir, Amougies, Cactus Inébranlable éditions, 2013

*L'homme à la Chimay bleue*, roman, Amougies, Cactus Inébranlable éditions, 2012

*Des capiteuses pensées*, aphorismes, Amougies, Cactus Inébranlable éditions, 2011

